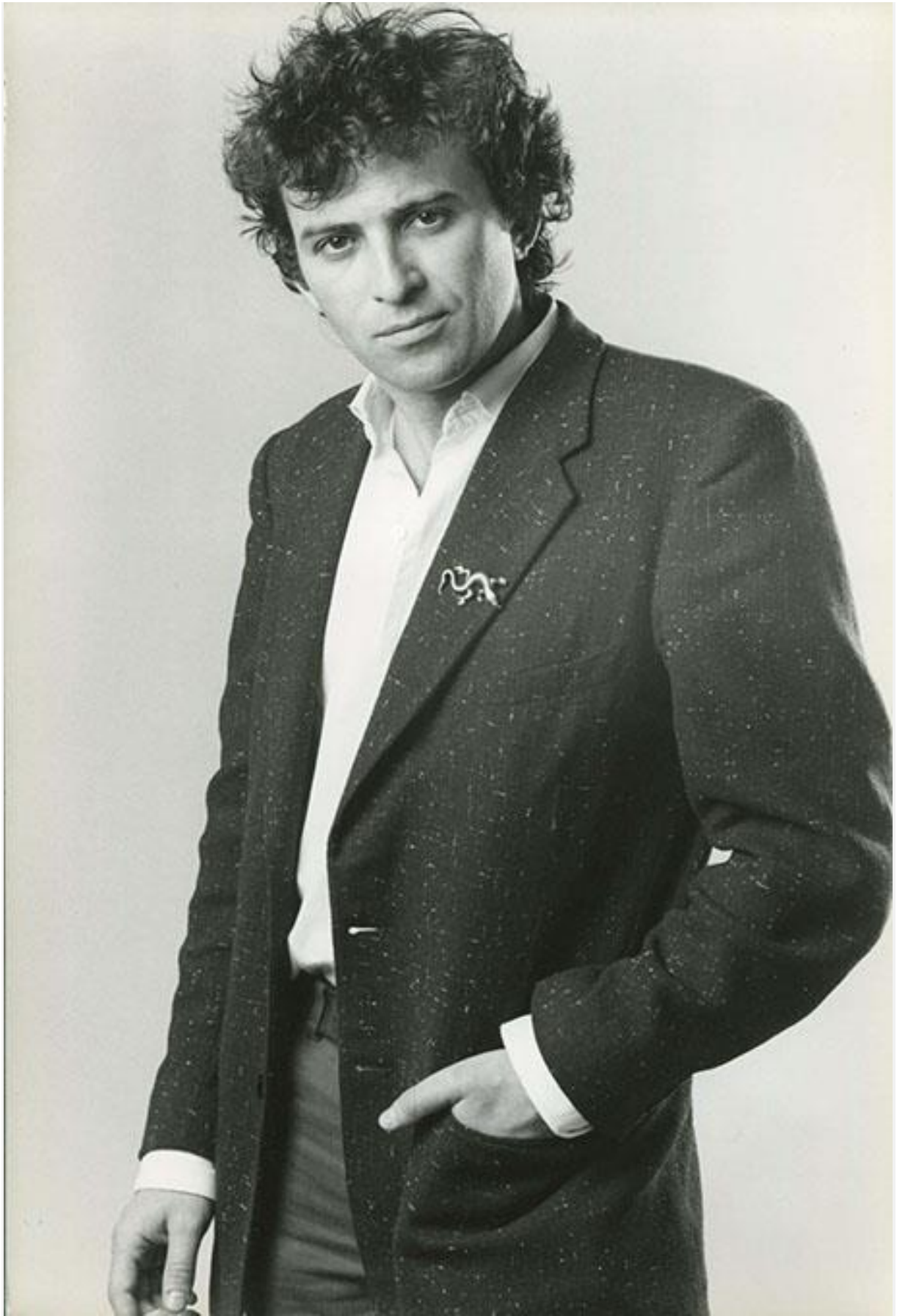


# COUTIN OU LA SAGA DE L'HOMME « QUI AIMAIT REGARDER LES FILLES » ÉPISODE 2

PAR [GBD](#) · 13 JUIN 2020



Il est un peu le grand frère que mes parents ne m'ont jamais donné... Patrick Coutin, rencontré au Gibus à l'automne 79, venait tout juste de quitter Rock & Folk pour se consacrer à la musique. Deux ans plus tard, il devient le seul rock-critic à signer un tube aussi incontestable que colossal avec son fulgurant « J'aime regarder les filles ». Quatre décennies se sont écoulées et Coutin n'a jamais renoncé, la preuve par « Paradis », soit trois albums vinyles publiés en simultanée, un projet fou et ambitieux qui nous a donné envie de vous faire partager l'incroyable saga de cet homme « qui aimait regarder les filles ». Épisode 2 : de Rock & Folk à la vie de château... d'Hérouville ☑



*Coutin 1982 by Alain Gardinier*

Second épisode de la saga-fleuve des aventures de Patrick Coutin, seul et unique rock-critic hexagonal à être parvenu à signer un hit authentique, « J'aime regarder les filles » qu'on a tous forcément un jour chanté dans notre baignoire...

### « Pourquoi Rock & Folk ?

Je rentre à Paris, un jour de décembre. J'arrive au Bourget et là je me prends LA dépression de ma vie. Je me dis : mais qu'est-ce que je fous là ? Qu'est-ce que je suis con...

### **Tout est gris, tout est étriqué... même le ciel, c'est ça ?**

En plus, j'avais les cheveux longs, j'étais habillé comme un hippie californien. Les gens me regardaient de travers comme si j'étais un alien. Et je jouais de la guitare. Donc, un jour, je vais à Pigalle acheter des cordes de guitare, parce que c'était la seule façon de s'en procurer à l'époque, surtout si tu voulais avoir le choix. Je jouais beaucoup de guitare à San Francisco. Et, à un moment, je passe devant Rock & Folk ( Rue Chaptal : NDR) et là je me dis : mais je le lis, donc je peux écrire dedans ! Donc je frappe à la porte, je monte, je demande à voir le Rédacteur en chef. Et je tombe sur Paringaux devant moi et Koechlin à gauche.

Il n'y avait pas encore la petite table à droite avec Manœuvre...

... moi c'était Colin... ( Voir sur Gonzomusic <https://gonzomusic.fr/best-vs-rock-folk-ou-la-rue-dantin-vs-la-rue-chaptal.html> )

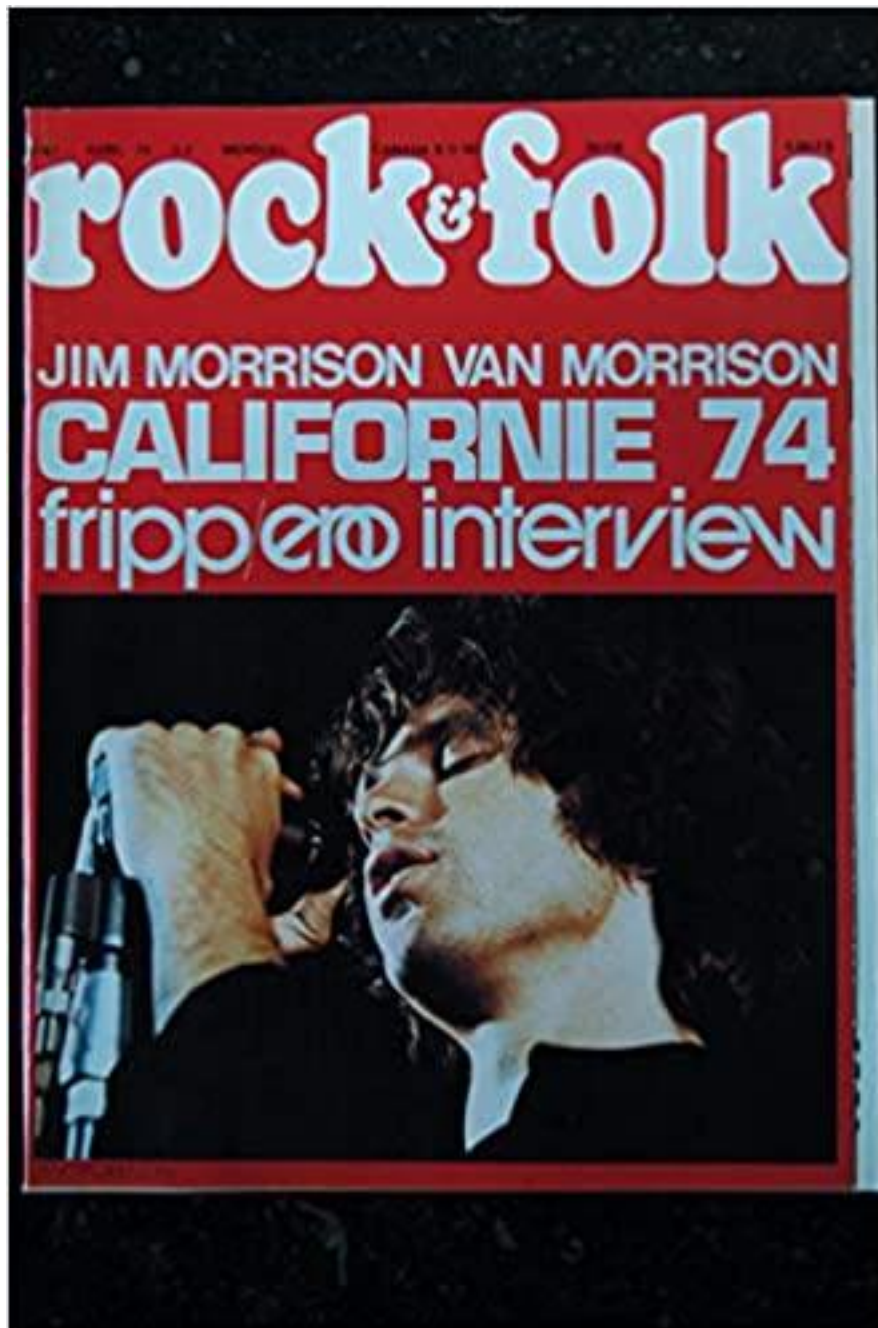
... ah oui, toi tu as eu Colin, c'était encore une autre histoire... je dis :

« bonjour monsieur ».

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous », me répond Paringaux ! »

Je lui dis : « voilà, je reviens de San Francisco où j'étais journaliste dans la Free Press et je suis passé devant chez vous. Comme je lis beaucoup, j'aime beaucoup votre journal, je me disais que peut-être, de temps en temps, vous auriez besoin de quelqu'un qui parle bien anglais, qui sache faire la relation entre le son et des instruments ».

Paringaux me regarde et me lance : « Amenez-moi six pages sur le matériel d'un groupe ! ». Il avait une idée en tête qui était la future rubrique « Mécanique rock ». Je rentre à la maison, je cherche... je me dis qu'il faudrait que j'interviewe un grand groupe.



### **On est en quelle année ?**

On est en 74, je pense. Et puis j'avais le New Musical express à la maison ou le Melody Maker, qui avait une rubrique qui parlait justement du matériel des groupes. Et cette semaine-là, elle était consacrée au groupe de Peter Gabriel, Genesis. Il y avait tout le matériel de Genesis. Donc, je traduis, je réécris à ma sauce, j'amène ça à Paringaux, qui le prend et qui me dit : très bien. Et quand j'achète le Rock & Folk, une semaine plus tard, je découvre la première rubrique « Mécanique Rock » signée Patrick Coutin et mon article en dessous.

Et donc, j'ai signé pendant plusieurs années cette chronique et aussi des interviews, des reportages, ce que tu connais, toi.

**Tu as aimé cela ?**

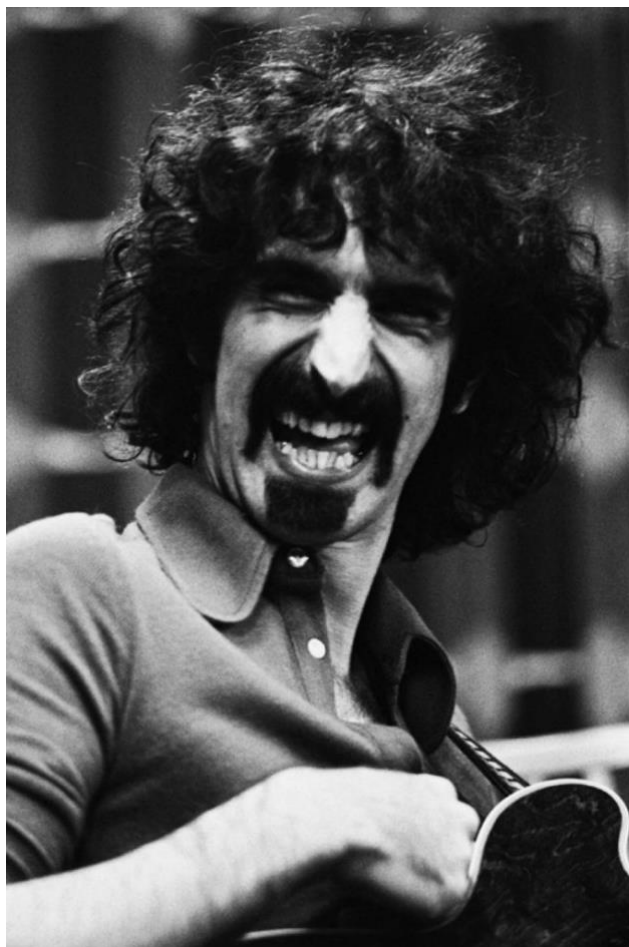
Au début, oui. Au début j'ai vraiment aimé ça. Tu prends l'avion, tu fais des voyages. À un moment, j'ai passé 15 jours aux USA, en faisant une ville tous les jours. Tout ça en première classe sur Pan American Airways, avec tout ce que tu voulais boire comme alcool, fumer tu avais le droit. Tu débarquais dans les plus beaux hôtels ...

**Et puis surtout tu passais du temps avec des mecs cools !**

Et tu passais ton temps avec des musiciens, avec des filles superbes...

**... qui avaient du temps !**

Tout le temps du monde, car chacun vivait encore cette espèce de mythe du rock . C'était déjà un gros business énorme, mondial, mais c'était encore un truc de mômes qui sortaient des banlieues de Londres ou de Los Angeles. On n'était pas face à une aristocratie du rock.



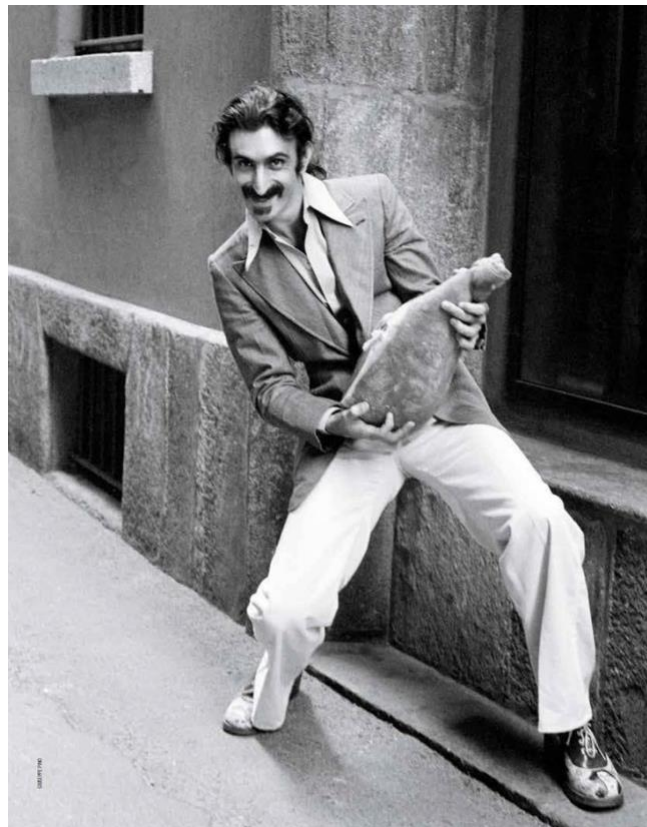
**C'était au contraire un truc d'idéalistes et, malgré le côté commercial, quand même vachement déconnecté du côté commercial, justement !**  
Totalemment déconnecté, tout le monde s'en foutait.

**Les mecs des écoles de commerce n'étaient pas encore arrivés !**

Non. C'est arrivé un peu plus tard. Le premier mec qui était un vendeur de yaourts à avoir pris la direction d'une maison de disques c'était De Bodinat chez CBS en 1985 et à l'époque personne n'y croyait.

**Moi je l'ai connu avant, Riton, quand je bossais à Actuel en 81, où il s'occupait du côté financier...**

Je n'ai rien contre lui, mais c'était la première fois qu'on voyait un mec qui soit issu du monde économique hors musical. Donc, c'était une époque merveilleuse. Jusqu'à 79 je me suis éclaté quand j'étais à Rock & Folk. Ce n'était pas si simple parce qu'il fallait bien écrire. Paringaux et Koechlin étaient très durs. Tout ce qui était mal écrit n'était pas corrigé, mais rayé, donc si tu avais eu le malheur d'avoir écrit ton article un peu vite, tu te retrouvais avec une demie-page au lieu des deux pages que tu avais rédigées. Et comme on était payé à la pige, donc ça comptait. Voilà, j'ai fait ça, j'ai beaucoup voyagé ...



### **Est-ce qu'il y a des artistes qui t'ont quand même marqué durant ces trois-quatre ans, des rencontres particulières qui t'ont bluffé ?**

Comme je parlais bien américain, que j'arrivais de San Francisco, que je connaissais des groupes américains, je pouvais échanger très facilement avec les groupes, d'abord parce que je connaissais souvent des amis à eux. Que j'avais vécu dans leur pays, donc je suis devenu pote des Porcaro et autres, mais sans vraiment le vouloir. Et j'en ai rencontré beaucoup, que j'ai souvent trouvé exceptionnels. Le plus exceptionnel de tous c'était Frank Zappa, qui était monstrueux d'intelligence. Et d'humour, en même temps. Il avait beaucoup d'humour.

### **Tu es allé chez lui à Laurel Canyon ?**

Non, je ne suis pas allé chez lui, mais je l'ai interviewé à Paris à l'Hôtel rue des Beaux-Arts et ça a été le début de la haine du monde de la musique contre moi, parce que on était cinq ou six, à l'attendre ; il y avait Rock & Folk , BEST... pas Le Monde de la musique encore, mais Téléràma, les 4 ou 5 endroits où l'on pouvait publier une interview rock à l'époque. Et je passais en premier. Il avait cet énorme mec, qui s'appelait Mister Smooth et qui me dit avec son accent : « monsieur Coutin ? Frank is here ». Il t'ouvre la porte et tu rentres dans une petite chambre de cet hôtel très luxueux, où même Morrison a vécu lorsqu'il était à Paris. Le grand poète anglais Oscar Wilde y est mort.

### **Serge (Gainsbourg) adorait y résider aussi ...**

Et donc, les plus chicos des musiciens américains aimaient descendre là. C'était une tradition, un peu comme la Coupole. Donc, je rentre dans la pièce et là je vois Frank Zappa très cool, tranquille. On attaque l'interview et puis je commence à lui poser des questions sur les gammes qu'il utilise, lui disant : Frank quand même, dites-moi si je me trompe, mais là, vous partez dans telle tonalité et puis là vous altérez d'un demi-ton, c'est vrai, ce n'est pas vrai ... j'entends mal ? Et là on commence à en parler. Il se met à m'expliquer la musique tonale, les grands compositeurs et ça dure ça dure ça dure... subitement arrive l'attachée de presse et qui fait : Frank, il faut y aller...il faut aller faire le concert. Je descends et je repasse dans le hall de l'hôtel et là j'ai les cinq confrères, car on avait passé trois heures ensemble au lieu d'une demi-heure, qui me regardent d'un air de haine, car ils n'avaient pas pu interviewer Zappa à cause de

moi.



**C'était très rare à l'époque, que cela se passe comme ça. Passer plein de temps avec l'artiste, on le faisait tous, mais que tu plantes les collègues, là c'était inédit !**

En fait, l'attachée de presse s'était barrée au lieu de venir nous couper le sifflet au bout d'une demi-heure. Elle était montée une fois nous voir, mais Frank lui avait dit : non non ... on est en train de parler là, je vous dirai quand on aura fini. C'était tout Zappa ! Ça, cela reste une rencontre extraordinaire. J'ai été aussi très touché par Santana, qui était un mec craquant comme ce n'est pas possible, respirant une générosité et une totale humilité en même temps. Et quand tu le regardes jouer de la guitare, c'est une gifle monstrueuse, car avec trois notes, il te compose un festin. Je dirais qu'en tant que guitariste, c'est le plus proche que j'ai rencontré de BB King, cette capacité avec trois notes de faire quelque chose qui dure des heures et qui semble occuper tout l'espace, dans deux styles très différents.

**Juste une parenthèse, le tout premier concert que j'ai vu de ma vie, c'était Santana à l'Olympia en 72 !**

Très beau concert !



**C'était juste incroyable, donc je comprends ce que tu as pu ressentir.**

Après, je les avais vus à San Francisco, quasiment répéter pendant quinze jours. Il y avait ce groupe qui avait fait « Proud Mary »... Creedence qui avait monté une salle de répétition à Oakland, en rachetant un ancien théâtre et en le remplissant de mannequins, pour que les musiciens puissent travailler dans des conditions « en public ». Donc j'étais parti là invité...

**C'était acoustiquement ou psychologiquement les mannequins ?**

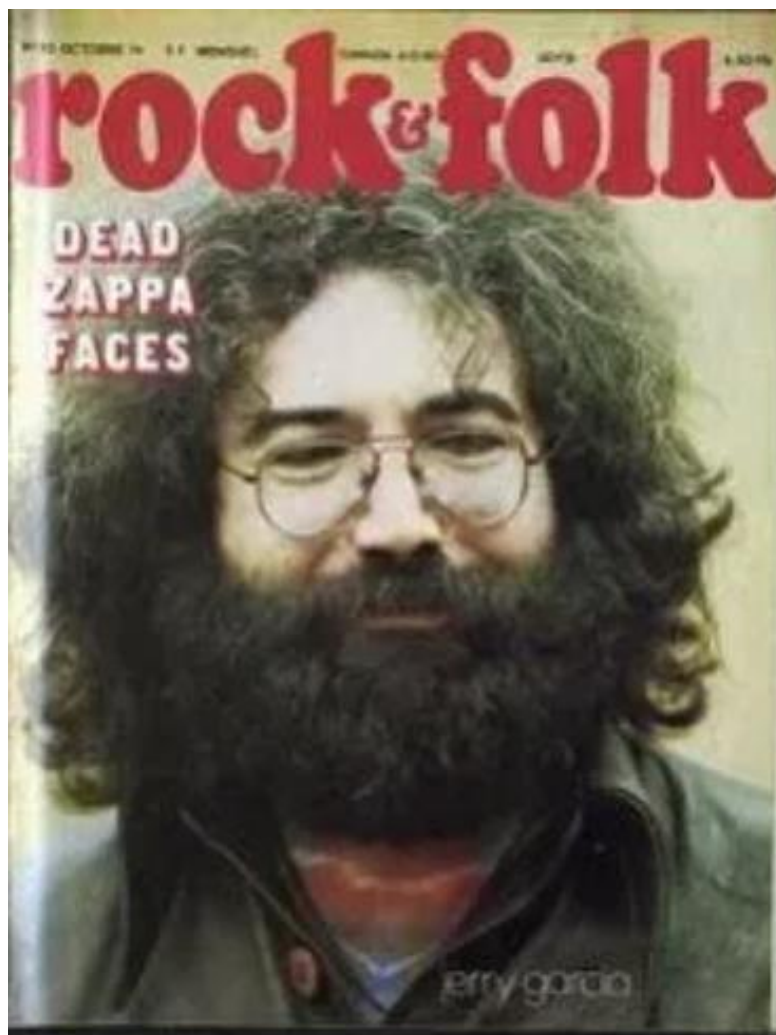
C'était les deux, je pense. Ils s'étaient rendu compte qu'il y avait une différence de son dans les salles... pleines ou vides. Donc, j'avais un ami qui était violoniste qui m'avait hébergé à San Francisco, il jouait à la fois avec Boz Scaggs et l'Orchestre Symphonique de SF qui m'avait dit : ah tiens, je vais t'amener voir ça. Tu te mettais au fond de la salle et tu écoutais Santana répéter, on ne te demandait rien. C'était un travail de précision d'horlogerie

...



**Juste, il ne fallait pas que tu bouges, pour qu'on croie que tu étais un mannequin !**

Voilà. Et il ne fallait pas faire le malin non plus, il ne fallait pas monter sur scène, par exemple. Ils répétaient comme des dingues. Ils répétaient les morceaux en entier. Ils bossaient cinq ou six heures par jour, c'était une machine terrible ! Trois percussionnistes, il y avait un monde sur scène ! À la fin de chaque morceau, Santana disait : ça ça et ça ne vont pas, reprenant ensuite tous les trucs qui lui avaient déplu. Puis un autre musicien disait : moi, est-ce que je peux refaire ça. Donc ils refaisaient des petits bouts à droite à gauche et, quand c'était réglé, il passait à la suite. Ils devaient faire une quinzaine de titres dans la journée. Très sérieux. Autant il y avait des groupes comme le Dead qui étaient vraiment...



**... à l'arrache...**

... ça sortait, ça rentrait ... tu ne savais jamais qui était sur scène. D'ailleurs je n'ai jamais vu le Dead dans la même configuration. Il y avait toujours les deux guitaristes et le bassiste, c'est sûr, Phil Lesh, Garcia et Bob Weir, mais parfois

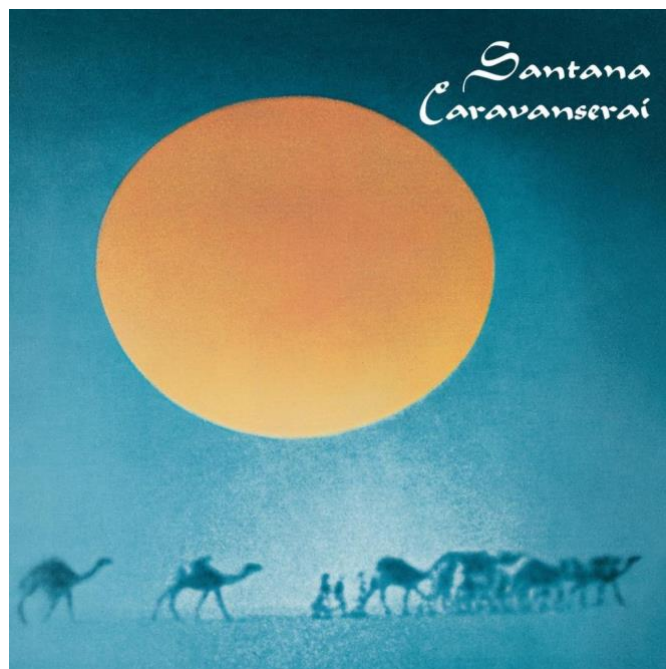
tu avais deux batteurs, quelquefois un seul, parfois tu avais Keith Godchaux au piano, quelques fois tu avais sa femme qui chantait, d'autres fois elle n'était pas là... c'était un groupe à géométrie variable. Mais Santana était déjà dans d'énormes tournées mondiales. C'était déjà un world band, réellement.

**Normal, il y avait eu Woodstock, le succès du premier album, le carton d'« Abraxas »...**

... « Caravanserail » qui a dû sortir dans ces années-là aussi...

**... Il y a eu d'abord le troisième album, « Santana Third » avec sa pochette sombre et ensuite est sorti « Caravanserail ».**

Comme beaucoup de groupes américains, comme notamment les Doors, ils jouaient quelquefois trois ans avant, un morceau que tu retrouvais ensuite sur un album. Ce sont des groupes qui avaient finalement un sens assez fin des morceaux scéniques et des morceaux d'albums. Donc, quand ils faisaient un album, ils prenaient dix titres sur les vingt et puis, quelques fois, ils te jouaient depuis trois ans un autre titre, qu'ils aimaient bien sur scène, mais ils n'arrivaient pas à le caser dans l'album. Donc, Santana est un des rares groupes où, à part un ou deux tubes, tu pouvais naviguer tout le temps, parce que c'était presque une musique. Tu rentrais dans une musique. Voilà, ils font partie des gens qui m'ont impressionné. Ted Nugent m'avait aussi marqué, c'est un guitariste assez...



**... grande gueule !**

... une grande gueule, fou furieux, mais qui avait une espèce de courage. Si on devait dire Chicago ou Detroit on dirait Ted Nugent, parce qu' il avait cette guitare assez rare sa Byrdland qui larsenait dans tous les sens...

**... lui c'était Detroit ...**

... oui, cette région industrielle, tu as raison. Mais il représentait vraiment l'archétype du musicien des Grands Lacs...

**... MC5, ce n'est pas loin non plus...**

... ces bucherons du rock, mais qui en même temps étaient très talentueux. Qui jouaient trop fort, c'est indiscutable. C'est le premier mec que j'ai vu jouer avec des boules Quies et cela m'avait d'ailleurs choqué à l'époque. Je me disais : si lui il joue si fort et qu'il met des boules Quies, est-ce que les mômes en bas dans la fosse ne devraient pas aussi avoir des protections ?

**Tu as de l'acouphène ?**

Oui.

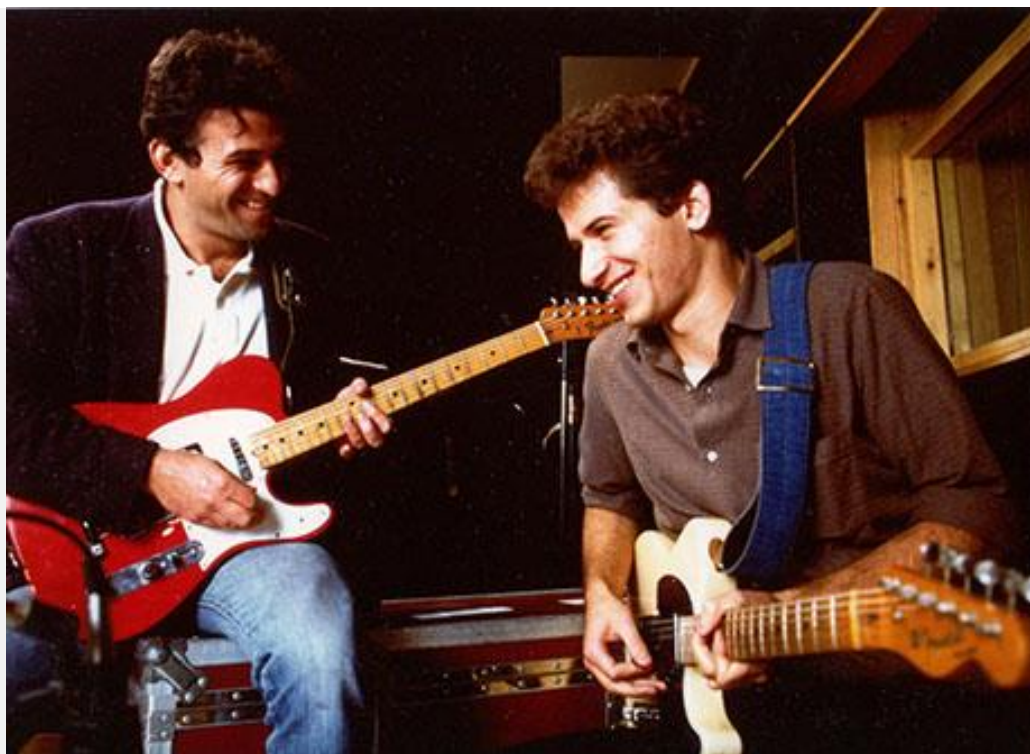
**Ben, moi aussi... c'est la réponse à ta question ! Merci, Ted Nugent !**



*steve porcaro*

Merci, Ted Nugent. Merci, plein d'autres gens aussi. J'étais très fortement admiratif de Steve Porcaro, que j'ai vu très tôt au tout début de Toto. Que j'ai interviewé et qui était presque devenu un ami. Dès qu'il débarquait à Paris, il me téléphonait : « allez on déjeune ensemble avant mes interviews ». Je ne faisais même pas d'interview, c'était juste pour le plaisir de passer du temps ensemble. Il y a eu tout de même beaucoup de belles rencontres. Les grands musiciens sont rarement des cons. Ils sont quelques fois un peu vulgaires, c'est vrai. Mais souvent, pas autant qu'on pourrait le croire. Souvent très défoncés, c'est vrai. En général, si tu trouves un sujet intéressant avec eux, ils sont capables de répondre. Finalement, les interviews langue de bois, je crois que tu seras d'accord avec moi, c'est parce que tout le monde est d'accord pour faire une interview langue de bois, il y a un truc à vendre et on le fait comme ça. Mais si tu veux vraiment rentrer, si tu veux parler avec Jerry Garcia, Phil Lesh du Dead dont je parlais tout à l'heure, ou même Neil Young ces gens-là, si cela les intéresse, ils parlent et ils te disent ce qu'ils pensent en réalité. Et même quelques fois au grand désespoir de leurs attachés de presse.

**Comment as-tu pu, du jour au lendemain renoncer aux hôtels de luxe, aux conversations cool avec des rock stars, aux bonnes bouffes, aux billets d'avion...**



*patrick et-gilles-coutin-marcadet-1982*

... la musique ! Quand je suis rentré à Paris, mes parents habitaient Sarcelles, je travaillais pour Rock & Folk, mais j'habitais encore chez mes parents ; et j'avais des potes qui avaient un groupe. Ils étaient fans de Bowie et de musique anglaise. Et, un jour, ils m'ont dit : « est-ce que tu veux écrire des textes ? ». J'ai dit : oui, je veux bien vous écrire des textes. J'ai donc commencé à en écrire pour le chanteur. Mais à un moment, le chanteur a quitté le groupe, pour une raison X. Tout le monde rêvait de devenir star, mais tout le monde s'en foutait, en fait. On était surtout content de passer trois soirs par semaine dans une salle de répétition, ensemble à fumer des joints et faire de la musique. C'était notre vie. Et cela collait assez bien avec le fait d'être journaliste. C'est parfait, tu vois, tu voyageais, tu écrivais tes trucs, le soir tu allais jouer avec tes potes, le lendemain tu recommençais. C'est une vie de rêve. Quand le chanteur est parti, on m'a dit : « tu n'as qu'à remplacer le chanteur, puisque ce sont tes textes ». Oui, ok. Et un jour, un des deux guitaristes est parti et là on m'a dit : « ce n'est pas la peine de prendre un autre guitariste, tu n'as qu'à le remplacer ». Et un jour on s'est retrouvé à basse, batterie, guitare voix et un clavier. On aimait bien jouer à droite à gauche et quand on partait à 15 c'était tout le temps la galère, il y avait une bagnole qui tombait en panne, le batteur n'arrivait pas... et là on était décidé à être un peu plus sérieux, donc on s'est mis à travailler à quatre, pour mettre au point un répertoire. On voulait enregistrer un disque, à l'époque. On avait fait une collecte auprès de nos potes pour enregistrer un 45 tours. C'était très mauvais. On était un peu dans le marasme. Moi j'étais toujours journaliste, c'était l'époque où je partais interviewer Vander au Château d'Hérouville. Je m'étais un peu recentré sur la culture musicale française, d'abord parce qu'il y avait des artistes intéressants et, en plus, parce que l'Amérique étant devenue à la mode, d'autres journalistes voulaient leur part du truc. Donc, je continuais ma petite vie, en allant un peu moins aux USA, mais en allant faire tous les studios français. Je me suis toujours beaucoup intéressé au matériel et c'est là que j'ai rencontré Laurent Thibault ( Bassiste et co-fondateur de Magma avec Christian Vander: NDR) , qui fait que notre groupe, que nous avons baptisé Reporter, est rentré en studio en 1980.

### **Reporter à cause de toi quand même ?**

Un peu oui, car je défendais cette idée qu'on devait prendre le monde et le rendre, que la musique devait être comme un reportage, de ce que l'on voyait,

des émotions que l'on ressentait, on devait les remettre en chanson. J'étais un peu intello ! Et en même temps, comme j'étais journaliste, ça tombait bien. Un jour Laurent Thibault, qui était le patron d'Hérouville à l'époque où Bowie , Elton, T Rex allaient y enregistrer et notamment au moment où Higelin habitait juste en face dans la grange en face du château . Un jour, je suis venu interviewer Higelin. Pour observer la fabrication d'un album, et écrire mon article, je le regardais chanter. Higelin m'aimait bien. On était même assez copain, j'avais fait un gros reportage sur lui, dans un journal qui s'appelait Rock en Stock et donc on était devenus assez proches...

**... oui avec une maquette qui ressemblait aux emballages des cigarettes News !**



*Le Château d'Hérouville*

Exactement. Et donc, j'étais là en train de regarder Higelin chanter et à un moment, pendant un break Thibault me dit : je suis sûr que tu fais de la musique toi aussi ! Je lui dis : ben oui, comme tout le monde quoi. Tous les journalistes faisaient de la musique à l'époque. Il me dit : oh j'aimerais bien écouter. Je lui dis : on a fait un enregistrement au studio de la Seine, mais ce n'est pas bien du tout. J'avais pris rendez-vous avec Philippe Constantin et je

lui avais fait écouter le truc. Constantin m'avait dit : « il y a plein de choses bien, mais c'est inaudible. Faites du rock et revenez me voir ». Pourtant, je fais écouter à Thibault, en lui disant : il paraît que c'est mauvais. Il écoute et répond : « en effet c'est très mauvais ». C'était la vérité. Mais il me dit : « vous n'avez pas autre chose ? ». Je lui dis : « j'ai une cassette de répétition dans la voiture ». Il me répond : « allez donc la chercher ». Je vais à la voiture et je lui donne la cassette que nous écoutons. « Ça, c'est intéressant ! », me dit-il, enchainant : « c'est bien, mais c'est dommage, il faudrait refaire ça, mais ça tourne pas mal votre truc. Et là, il ajoute : « si un jour j'ai une journée de studio libre, je vous appelle et on fait des maquettes, car vous avez besoin d'une bonne démo ». Miraculeux ! Arrive le mois de juillet, je vais acheter l'herbe pour toute la bande de potes de Juan les Pins, j'avais acheté 200 grammes de grass, quoi et j'arrive chez moi, quand même un peu tremblant, car c'était dangereux à l'époque. Le téléphone sonne et c'est Laurent Thibault qui me dit : « écoutez, j'ai une journée de studio qui vient de se libérer demain, car Jacques Higelin doit arriver pour commencer son album, mais il est malade bloqué à Valence en Espagne. Si vous voulez, on peut faire cette journée de maquettes ». On doit être le 5 juillet. J'avais une Fiat 600 à l'époque . On charge tout dedans, le Marshall, l'ampli de basse, les basses dedans et tout le monde dans la Fiat, avec la capote ouverte direction Hérouville. On s'installe, on commence et, évidemment au bout de la première journée, on n'a pas fait grand-chose, mais Laurent vient nous voir et nous dit : « ah, Jacques Higelin ne peut pas rentrer tout de suite, il va rester au moins une journée de plus en Espagne, si vous voulez on peut bosser demain aussi. Sauf que cela a duré comme ça pendant un mois !

## **UN MOIS !**





Un mois ! C'est-à-dire que, tous les jours ou tous les deux jours, Higelin téléphonait en disant : « ah non je ne peux pas, j'ai un problème avec la voix, ce n'est pas la peine de commencer ! ». En fait, je pense qu'il avait une copine en Espagne et qu'il voulait rester avec elle. Par conséquent, on a passé un mois à Hérouville à faire l'album « J'aime regarder les filles ».

**Ah, mais alors vous avez carrément enregistré l'album, au lieu de faire les maquettes !**

Au début, on a fait quatre ou cinq titres, Thibault me dit : « ça s'est bien ». Le lendemain, il nous dit : « si vous voulez, vous pouvez rester une journée de plus, mais on va reprendre le titre d'hier », car en fait, il avait déjà commencé un vrai travail de réalisateur. Il disait ensuite : « le titre d'hier c'est bien, mais il est un peu long, puis l'intro n'est pas terrible. Donc on se mettait à travailler un titre. Puis, petit à petit, on a fait les dix ou douze titres, parmi lesquels il y avait « Fait moi jouir »...

**... que tu as justement repris de manière soft sur ton nouveau triple album « Paradis » !**

Oui. Et dans lequel, au bout d'un moment, j'ai tellement raconté cette anecdote que je peux te la raconter à toi : tous les matins, je me lève dans ma chambre à Hérouville qui est un lieu très sympa. C'est un château, tu as une chambre pas luxueuse, mais c'est cool. Et là c'est le moment où mes potes de Juan les Pins ont fini par me retrouver, car tous les jours ils attendaient leur herbe. J'avais acheté de l'herbe pour dix personnes et forcément chacun attendait ses vingt grammes. Et moi, je suis en train de la fumer tranquillement ! Mais ils me téléphonent et commencent à trouver des arguments, du genre : tu sais Patrick la blonde de l'année dernière elle demande tous les jours après toi, elle veut savoir quand tu arrives ! Ils avaient le numéro du château, alors la secrétaire venait me dire : ah Patrick quelqu'un vous demande au téléphone. On souffrait quand même, il faut l'avouer, car quand tu enregistrais dans un studio comme Hérouville, qui est peut être le meilleur studio du monde à l'époque, et que tu n'as jamais réellement mis les pieds dans un studio, c'est difficile. Tu fais ce que tu considères être une bonne prise et tu écoutes et ce n'est pas bon du tout. Il faut recommencer. Au bout d'un moment, cela te prend la tête et ce truc m'est sorti : j'en ai marre d'être enfermé en studio, et moi ce que je veux, c'est être sur la plage à regarder les filles ! Foutez-moi la paix, quoi !

**Et c'est comme ça que tu as écrit la chanson !**



*Laurent Thibault et Klaus Blasquiz*

C'était la dernière chanson du disque, on a passé sept ou huit jours dessus. Ensuite, Laurent Thibault a essayé de vendre l'album, mais il s'est fait étaler de partout. Un an plus tard, on devait être l'été 80, un type du nom de Daniel Lesueur vient nous voir au Gibus, où j'étais sonorisateur, et, à la fin du concert où on jouait l'album qu'on avait fait, il nous dit : « ah c'est super, je vais vous faire signer, je veux faire un album avec vous ». Je lui dis : on a déjà fait un album, mais cela ne se passe pas bien ; on s'est fait jeter de partout. Il a pris la cassette, il a fait le tour d'une demi-douzaine de maisons de disques et là on a eu deux ou trois propositions, dont Epic/CBS à l'époque. On a signé en septembre et c'est sorti en mars 1981 avec « J'aime regarder les filles » en single.

**À suivre... avec l'Épisode 3: De « J'aime regarder les filles » à Star 80, en passant par la casquette de producteur**